
Latin technique du XII^e au XVIII^e siècle

Jean-Marc Mandosio



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/2378>

DOI : 10.4000/ashp.2378

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 166-168

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jean-Marc Mandosio, « Latin technique du XII^e au XVIII^e siècle », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 149 | 2018, mis en ligne le 10 juillet 2018, consulté le 08 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/2378> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.2378>

LATIN TECHNIQUE DU XII^e AU XVIII^e SIÈCLE

Maître de conférences : M. Jean-Marc MANDOSIO

Programme de l'année 2016-2017 : I. *L'antipathie entre le lion et le coq : histoire d'un « fait » pseudo-scientifique, de l'Antiquité au XVIII^e siècle.* — II. *Les versions latines de la Météorologie d'Avicenne* (en collaboration avec M^{me} Silvia Di Donato).

I. Parmi les innombrables légendes relatives au comportement des animaux, certaines se sont signalées par leur remarquable longévité. Tel est le cas de la croyance relative à la crainte que le lion était censé éprouver à l'approche du coq. Son ancienneté est attestée par sa présence dans une fable d'Ésope, qui en parle comme d'une chose bien connue (« On dit en effet que le lion a peur de la voix du coq »). Pline l'Ancien rapporte que les coqs « terrifient même les lions, les plus courageux des fauves ». Pendant plus d'un millénaire et demi, il semble que personne n'ait remis en question cette aversion du lion pour le coq, qui était un fait sur la véracité duquel il n'y avait pas lieu de s'interroger.

Les approches relevant de l'histoire des croyances ou de l'anthropologie culturelle, qui ont leur intérêt et leur pertinence, ne sont pas les seules que l'on puisse appliquer à ce genre de question. En examinant les arguments avancés par les différents auteurs pour confirmer ou infirmer des « faits » étonnants tels que l'antipathie entre le lion et le coq, on saisit comment ce qui paraît à première vue étrange ou incompréhensible est inséré dans un cadre rationnel, avec toute une gamme d'explications possibles parmi lesquelles les auteurs tranchent de manière plus ou moins consistante sur le plan épistémologique. Nous avons ainsi examiné les attitudes de Lucrèce, de Pline, d'Alexandre d'Aphrodise, d'Élien, d'Ambroise de Milan, de Proclus, de Thomas de Cantimpré, de Brunetto Latini, de l'auteur anonyme du *De mirabilibus mundi* (XIII^e siècle) attribué au XV^e siècle à Albert le Grand, de Jean Pic de la Mirandole, de François Rabelais, de Konrad Gessner, de Pierio Valeriano Bolzani, de Pedro Mexía, de Giulio Camillo Delminio ou de Tommaso Campanella à l'égard de ce « fait ».

À partir de la fin du XVI^e siècle, un certain scepticisme commence à se faire jour. Le premier contre-exemple est donné par Philipp Kammermeister (1537-1624) dans ses *Operæ horarum succisivarum* (1591), suivi par son frère Joachim Kammermeister le Jeune (1534-1598) dans sa *Symbolorum et emblematum ex animalibus quadrupedibus desumtorum centuria* (1595), par Simon Goulart (1543-1628) et par Ulisse Aldrovandi (1522-1605). Mais c'est l'« expérience » orchestrée par le roi d'Angleterre Jacques I^{er} (1566-1625) en 1605, rapportée dans les *Annales d'Angleterre* par Edmund Howes¹, qui constituera pour la postérité le point tournant de la question. Au

1. *Annales, or A General Chronicle of England, Begun by John Stow, Continued and Augmented ... by Edmund Howes, Gentleman*, Londres, 1631.

cours de ce spectacle donné à la tour de Londres, en effet, un coq fut jeté aux lions, qui le mirent en pièces sans éprouver la moindre crainte à son égard. En quelques décennies, la conviction de l'inexistence de cette crainte va se substituer à l'ancienne certitude, devenue l'archétype des croyances sans fondement qu'un respect aveugle de l'Antiquité avait rendues incontestables. Il faut noter cependant que le passage de l'acceptation, fût-elle dubitative, à la négation pure et simple ne s'est pas fait, comme le voudra la reconstitution « progressiste » devenant la norme épistémologique à partir du milieu du XVIII^e siècle, de manière linéaire et expérimentale (le « fait » objectif se substituant à des « on-dit » non vérifiés), mais d'une façon plus ambiguë, controversée et floue – tant il est vrai, comme aimait à le dire le grand historien des sciences Alexandre Koyré, qu'un fait isolé ne suffit jamais à réfuter une théorie. La preuve en est donnée par le compte rendu du débat qui s'est tenu en 1640 au Bureau d'adresse, à Paris, où la question est loin d'être tranchée de manière décisive².

II. Le dernier chapitre de la *Météorologie* d'Avicenne (II, 6) porte sur « les événements remarquables qui surviennent dans le monde », c'est-à-dire les déluges. Un déluge tel que l'entend l'auteur, en s'inspirant de la définition qu'en donnait Platon dans le *Timée* (22c), est « la victoire d'un des quatre éléments sur le quart habitable » du globe terrestre. La notion de déluge ainsi comprise est donc beaucoup plus large que ce que l'on entend ordinairement par ce terme, à savoir les déluges d'eau.

Dans le chapitre 6 du livre I, sur « la condition des lieux habitables et des climats », Avicenne évoquait déjà l'éventualité que la terre soit entièrement submergée ; mais il soulignait que les propriétés des quatre éléments ne peuvent pas faire durer éternellement une telle situation : la providence divine garantit que, tôt ou tard, des terres émergées réapparaîtront, rendant la vie humaine possible³. De fait, le dernier chapitre du livre II est principalement consacré à la question de la génération spontanée des êtres vivants, et plus particulièrement des êtres humains. Avicenne considère qu'elle peut avoir lieu dans des circonstances exceptionnelles, faute de quoi la vie terrestre ne réapparaîtrait pas après un déluge universel. (En conséquence, la mort de tous les individus composant une espèce n'entraîne pas la disparition de l'espèce elle-même, qui continue à exister en puissance jusqu'à sa réapparition en acte.)

Il existe deux traductions latines de ce chapitre. La première, due à un traducteur non identifié, est un abrégé réalisé au XII^e siècle ou au début du XIII^e sous le titre *De diluviis*⁴ ; elle avait été faite pour servir de complément au *Timée*, connu au Moyen Âge par la traduction latine partielle de Calcidius (IV^e siècle). La seconde figure dans la version latine intégrale de la *Météorologie*, réalisée en Espagne dans la seconde

2. *Recueil général des questions traitées ès conférences du Bureau d'adresse, sur toutes sortes de matières, par les plus beaux esprits de ce temps*, t. IV, Paris, 1660, § 245 (Conférence du lundi 23 avril 1640 : « Du coq, et si son chant épouvante les lions »).

3. Voir l'*Annuaire 2009-2010*, p. 117-118.

4. Éd. Manuel Alonso Alonso, « Homenaje a Avicena en su milenario : las traducciones de Juan González de Burgos y Salomón », *Al-Andalus*, XIV (1949), p. 291-319 (306-308). Sur le problème de l'identification du traducteur, voir Silvia Di Donato, « Les trois traductions latines de la *Météorologie* d'Avicenne : notes pour l'histoire du texte », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale*, XXVIII (2017), p. 331-348 (335-343). L'analyse, toutefois, n'est guère concluante.

moitié du XIII^e siècle et conservée dans un seul manuscrit (Vat. Urb. Lat. 186), sous le titre *Libri metheororum*. Ainsi s'achève l'étude de cette traduction, commencée en 2004 et poursuivie de manière discontinue, d'abord avec la collaboration de Carla Di Martino jusqu'en 2006, puis de Silvia Di Donato à partir de 2009⁵.

5. Voir les *Annaires* des années correspondantes.